HOMMAGE

AU

PROFESSEUR J.-B. COPPEZ



BZP (Copper)(2)

DISCOURS PRONONCÉS LE 27 NOVEMBRE 1927, A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU MÉDAILLON DU PROFESSEUR J. B. COPPEZ, A LA CLINIQUE OPHTALMOLOGIQUE DE L'HOPITAL SAINT-JEAN, A BRUXELLES.

DISCOURS

PRONONCES LE 27 NOVEMBRE 1927
A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU

MÉDAILLON

DU

PROFESSEUR J. B. COPPEZ

A LA CLINIQUE OPHTALMOLOGIQUE DE
L'HOPITAL SAINT-JEAN A BRUXELLES

BRUXELLES - MCMXXVII



Le Docteur J.-B. COPPEZ
en 1868.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR GALLEMAERTS, PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MEDECINE DE BELGIQUE.

Cher Maître,

C'est une joie profonde, en même temps qu'un grand honneur pour moi d'avoir été désigné pour prendre la parole dans cette cérémonie destinée à glorifier un maître vénéré auquel pour la première fois je puis adresser publiquement un salut de haute estime et d'admiration. Vos anciens collègues, vos confrères, vos élèves, vos amis, un grand nombre de malades que vous avez sauvés de la cécité, ont choisi avec empressement l'occasion du soixantième anniversaire de votre entrée dans la carrière médicale pour rendre hommage à votre œuvre scientifique et à votre habileté de praticien.

En 1867 vous avez conquis à l'Université de Bruxelles votre diplôme de Docteur en médecine. Dès le début de votre carrière, vous aviez compris qu'il ne faut pas se contenter de l'enseignement d'un seul, qu'il faut sortir de son milieu et chercher ailleurs le complément de connaissances imparfaites.

De maître en ophtalmologie, vous n'en aviez pas trouvé à Bruxelles ; à cette époque, on professait

pour notre belle spécialité un profond mépris ; celui qui était chargé de l'enseignement ne pouvait se servir de l'ophtalmoscope, ce merveilleux instrument qui venait à peine d'être inventé. A Paris, il y avait une école d'ophtalmologie, surtout composée de jeunes professeurs venus en grande partie de l'étranger, ils avaient créé des cliniques libres où une jeunesse enthousiaste s'initiait aux méthodes nouvelles.

C'était naturellement Paris qui devait vous attirer ; vous y avez trouvé les maîtres de l'époque : le grand opérateur Desmarres, Liebreich, de Wecker, Galezowski, Meyer, Sichel, pour ne citer que quelques noms de cette pléiade d'oculistes qui ont créé l'ophtalmologie française ; ce sont eux qui vous ont initié aux difficultés de notre art et vous ont mis à même d'acquérir les connaissances que vous deviez développer à votre tour, au cours de votre carrière, pour le plus grand bien de vos élèves et de vos malades. Je ne dis pas que pendant votre séjour à Paris vous avez consacré uniquement votre temps à la fréquentation des cliniques ; on était à la fin du second empire ; vous étiez en relations intimes avec les agitateurs qui sur la rive gauche sapaient le trône déjà chancelant de Napoléon III, Jules Vallès, Rochefort, Courbet, d'autres encore qui devaient devenir plus tard les fondateurs de la troi-

sième république ; vous partagiez leur enthousiasme pour la liberté. Je me suis laissé dire aussi, que, à cette époque, vous avez donné dans les salles de gymnase des preuves de la force musculaire dont vous étiez doué et que vous fûtes un des meilleurs élèves du lutteur Marseille à la salle Lepelletier. Vous étiez ainsi un précurseur, vous aviez compris avant l'époque actuelle, qu'il faut développer l'esprit par l'étude, en même temps que le corps par l'exercice et le sport.

Après deux ans de séjour à Paris, dont vous rappelez souvent le souvenir, vous rentrez à Bruxelles, prêt à communiquer à vos Confrères les connaissances que vous aviez acquises, mais prêt aussi à remplir votre devoir d'humanité envers les malades qui ne tardent pas à accourir en foule, pleins de confiance en votre savoir. Votre habileté rend la vue à beaucoup d'entre eux ; votre bonté, vos paroles consolatrices donnent l'espérance de jours meilleurs à ceux que la science est incapable de sauver de la cécité.

En 1870, vous passez avec la plus grande distinction votre thèse sur l'ophtalmie neuroparalytique ; vous aviez choisi comme sujet une question qui se rattache à l'innervation de l'œil et dont l'étude est encore actuellement l'objet de nombreuses discussions.

Il vous faut quelques années de lutte pour arriver à démontrer l'importance des connaissances ophtalmologiques ; car l'œil n'est pas un organe isolé dans l'économie, il offre souvent le reflet des maladies générales ; c'est ainsi qu'il décèle souvent la syphilis ; l'examen de l'œil permettait souvent de découvrir cette terrible affection, à une époque où l'on ne parlait ni de spirochète, ni de réaction de Bordet-Gengou.

Enfin en 1873, vous pouvez ouvrir une consultation gratuite à l'hospice de l'Infirmerie ; votre service acquiert rapidement une importance telle qu'il lui faut des installations plus étendues et plus complètes. En 1881, le Conseil des Hospices vous loge dans les locaux qui sont encore occupés actuellement par le service d'ophtalmologie. C'est ici que vous avez pu donner toute la mesure de vos brillantes qualités ; c'est dans ces salles que de nombreuses générations d'étudiants ont été initiées à l'ophtalmologie ; avec quel art, quel enthousiasme, vous leur exposiez les problèmes de l'ophtalmologie ; vous les frappiez d'étonnement par l'admirable précision de votre mémoire ; quand on passait à la salle d'opération, votre habileté opératoire les émerveillait. En effet, Cher Maître, vous avez été un opérateur de premier ordre ; j'ai vu opérer presque tous les oculistes en renom qui de votre

temps étaient à la tête des services d'ophtalmologie, mais aucun ne vous surpassait, et cela, à une époque où l'anesthésie par la cocaïne n'était pas connue. Il fallait pour opérer être doué comme vous, d'un esprit calme, prêt à des décisions rapides, et avoir une dextérité opératoire dont nos jeunes opérateurs ne peuvent se rendre compte ; ces qualités, vous les possédiez au plus haut degré ; j'ai pu en juger à l'époque déjà lointaine où j'étais votre élève externe.

En 1883, vous avez été un des fondateurs de la Société française d'ophtalmologie ; pendant plusieurs années, vos confrères français vous ont appelé à faire partie du comité, ils vous démontraient ainsi la grande estime qu'ils avaient pour votre talent. Les réunions étaient pour vous un pieux pélerinage, vous y retrouviez ceux qui vous avaient guidé dans la carrière ; c'est dans le bulletin de la Société française que vous avez publié une série de vos travaux ; en 1890, dans votre rapport sur les blessures de l'œil, vous avez fait un exposé magistral des observations que vous aviez recueillies dans ce domaine, au cours d'une carrière déjà longue de vingt ans.

En Belgique, vous avez mené avec vos Confrères, la lutte contre l'ophtalmie granuleuse ; vous êtes arrivés à combattre avec succès cette terrible affection qui a créé tant d'aveugles. Dans tous les do-

maines de l'ophtalmologie, vous avez fait sentir votre influence. Quand fut fondée la Société belge d'Ophtalmologie en 1896, les suffrages unanimes de vos confrères, vous appelèrent, le premier, à la présider. Vous avez pris une part importante aux travaux de notre société belge, ne négligeant aucune occasion pour guider vos jeunes confrères, et augmenter l'intérêt de nos séances en apportant dans les discussions, le concours de votre grande expérience. Dans sa séance de rentrée après la guerre, la Société belge d'ophtalmologie organisait une manifestation émouvante en votre honneur et rendait hommage à votre carrière si noble et si bien remplie. En réponse à l'allocution de notre regretté confrère Daniel Van Duyse, vous terminiez votre discours par ces paroles : « Si parfois, la fatigue vous accable, si les chagrins, les dégoûts vous envahissent, il nous reste un cher domaine, oui, le domaine de l'art, cher refuge où nous trouvons le meilleur et le plus puissant réconfort et les plus douces consolations ». En effet, Cher Maître, il en est ainsi ; ce refuge, vous l'avez créé en vous entourant de chefs-d'œuvre de la peinture ; lorsque vous vous promenez dans vos salons, contemplant ces toiles admirables dans lesquelles le pinceau de Degreef a reproduit la nature sous ses plus brillants aspects, vous y retrouvez vos impressions de

jeunesse ; vous revivez les heures que vous passiez au moulin paternel, au milieu du bruit continu et monotone de la meule, se mêlant aux craquements de la maison de bois secouée par la rafale. Dans ce milieu, plein d'âpreté et de poésie que vous aimez à décrire, vous avez puisé cette énergie et cette volonté qui vous caractérisent, et aussi votre bel enthousiasme pour toutes les manifestations artistiques. L'art vous a payé de retour. Déjà le pinceau d'un grand artiste a représenté sur la toile les traits du maître de l'ophtalmologie belge ; aujourd'hui, le statuaire Devreese a ciselé dans le bronze votre masque puissant; son ciseau habile a modelé une œuvre saisissante de vérité et de noblesse ; elle est digne de prendre place dans les collections d'art que possèdent les hospices de Bruxelles. Tous ceux qui se sont associés à cette manifestation en l'honneur du Professeur J. B. COPPEZ prient la Commission d'Assistance publique d'accepter le précieux dépôt de cette plaquette, rappelant le souvenir d'un grand clinicien et d'un merveilleux opérateur.

DISCOURS DE M. VAUTHIER, MINISTRE DES SCIENCES ET DES ARTS, PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES.

Mon Cher Collègue,

L'Université de Bruxelles est heureuse de pouvoir s'associer à l'hommage que l'on vous rend aujourd'hui. Vous êtes assurément le plus ancien de ses collaborateurs, puisque vous fûtes reçu docteur agrégé en 1870. C'était l'année de la guerre, d'une guerre à laquelle la Belgique ne fut pas mêlée, mais dont nous fûmes les témoins inquiets, et qui donna occasion à nos compatriotes de faire preuve d'une impartiale philanthropie. Ma mémoire évoque aujourd'hui encore, avec une singulière précision, le souvenir de ces événements. Il doit en être de même pour vous. Qu'est ce que cela prouve ? C'est que vous avez trouvé le secret de l'éternelle jeunesse.

Quoique vous soyez encore jeune, vous l'étiez tout de même davantage il y a cinquante ans. C'est à cette époque, vous ne l'avez peut-être pas oublié, que je fis votre connaissance. J'étais alors un jeune garçon et vous fûtes appelé en consultation chez

mon grand-père. Ce dont je me souviens parfaitement, c'est qu'on vous signalait, dès cette époque, comme un jeune médecin du plus grand avenir. Voilà une prédiction qui s'est pleinement réalisée. Vous n'êtes pas seulement devenu l'un de nos praticiens les plus éminents. Vous fûtes un initiateur, un créateur. L'enseignement et la pratique de l'ophtalmologie vous doivent infiniment. Si vous promeniez vos regards sur le public qui vous acclame aujourd'hui, vous y reconnaîtriez à coup sûr un certain nombre d'oculistes du plus rare mérite et qui sont l'honneur de notre corps médical. Vous vous sentiriez en famille. Et si j'emploie cette expression, ce n'est pas simplement, est-il besoin de la dire, une figure de rhétorique.

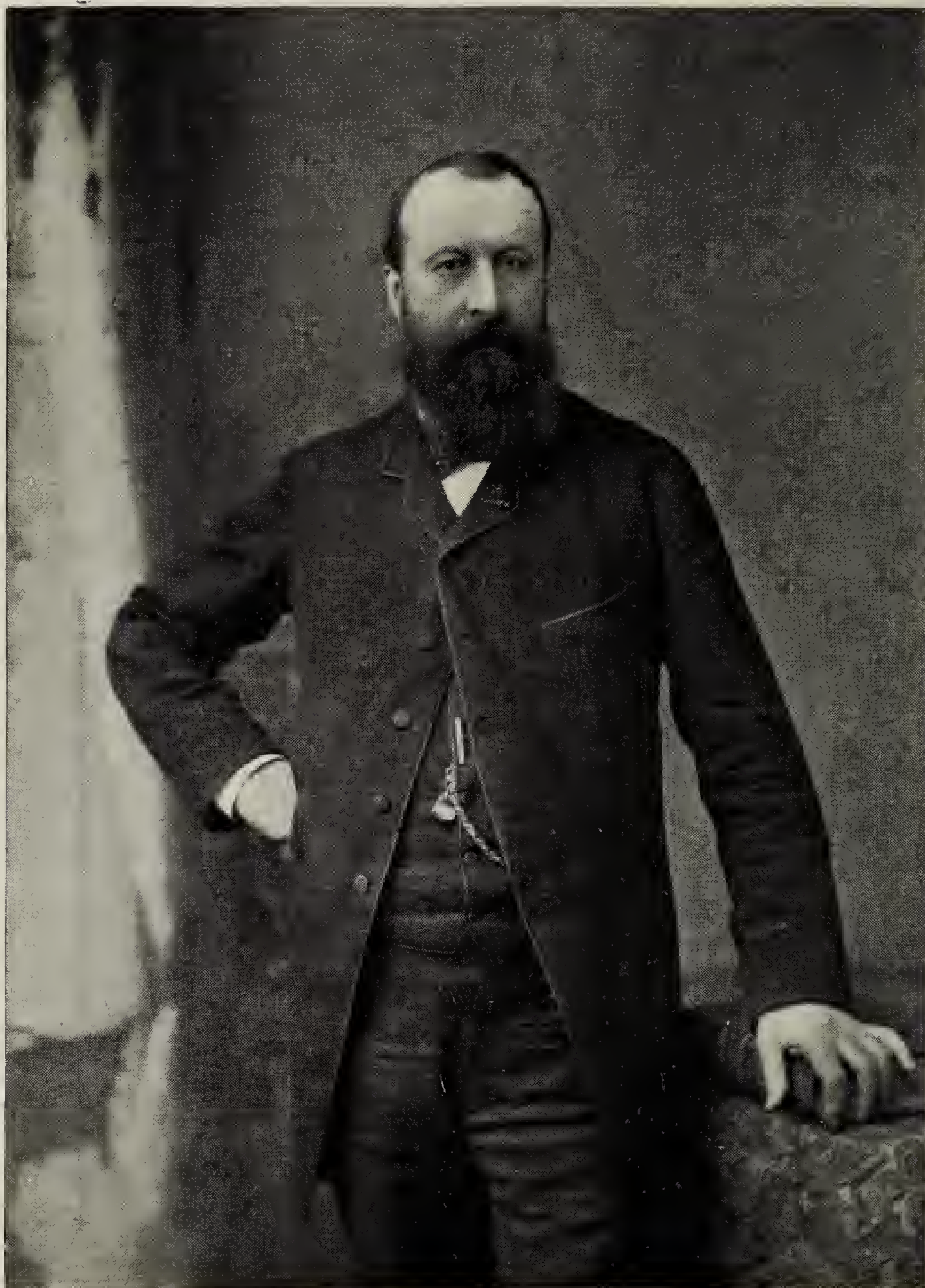
Ces remarquables oculistes sont quelque peu vos enfants. Ils procèdent de vous. Sans vos initiatives, sans vos travaux, sans vos exemples, ils ne seraient pas devenus tout à fait ce qu'ils sont aujourd'hui. Aussi ne serez-vous pas surpris de l'hommage unanime d'affection et de reconnaissance qui vous est adressé.

Mon Cher Collègue, votre longue carrière vous a permis d'être témoin de bien des choses. D'innombrables événements se sont déroulés sous vos yeux. Vous avez assisté aux progrès continus de notre Chère Université. Vous contemplez sans

aucun doute, avec une satisfaction bien légitime, les bâtiments vastes et rationnellement aménagés dans lesquels vos collègues et vos confrères vont poursuivre leurs travaux et déployer leur talent. Vous vous êtes peut-être déjà dit : « Combien l'Université de ma jeunesse avait des goûts simples et que ses laboratoires étaient étriqués ! » Vous n'auriez pas tort de le penser. Mais si votre mémoire évoque l'esprit de cette vieille Université, de l'Université d'il y a soixante ans, vous vous direz assurément que cet esprit avait beaucoup de bon et que nous devons souhaiter qu'il persiste dans son intégrité, avec ses élans généreux, avec la largeur de ses conceptions, avec sa foi absolue dans la vertu des grandes idées dont notre institution procède. Ne laissons pas dépérir le patrimoine intellectuel et moral que nous ont légué nos pères.

Mon Cher Collègue, en vous voyant à l'heure actuelle toujours jeune, toujours actif, toujours attentif aux manifestations de la vie moderne et notamment l'apparition d'œuvres d'art, de ces œuvres dont vous fûtes de tout temps un appréciateur éclairé, je croirais me rendre coupable d'une espèce d'impertinence en vous qualifiant d'ancêtre. Mais enfin vous avez connu nos devanciers. Vous vous êtes imprégné de leur pensée. Vous avez partagé leurs espérances et leurs craintes, leurs nobles

ambitions. Et s'il vous plaisait de dire à ceux qui vous fêtent aujourd'hui : « mes chers amis, vous êtes dignes de vos aïeux et je me retrouve en vous », soyez assuré que de tous les compliments que vous pourriez songer à leur faire, ce serait celui-là qui nous irait le plus directement et le plus profondément au cœur.



Le Professeur J.-B. COPPEZ
en 1890.

DISCOURS DE M. GOOSSENS-BARA, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION D'ASSISTANCE PUBLIQUE DE BRUXELLES.

Mon Cher Professeur,

Lorsque la Commission d'Assistance Publique de Bruxelles apprit la manifestation que la Société Belge d'Ophtalmologie et la Société de Neuro-oculistique se proposaient d'organiser en votre honneur, c'est avec empressement qu'elle s'y est associée, c'est avec bonheur qu'elle y a prêté son concours le plus entier.

M. le Professeur Coppez est une des gloires de notre organisation hospitalière.

Né le 21 février 1840, à Rongy, dans le Tournaisis, lieu d'origine également de la famille Bara, vous fîtes vos études à notre Université et c'est avec distinction que le diplôme de Docteur en médecine, chirurgie et accouchements vous fût accordé, en 1867.

Votre grand cœur devait vous entraîner bientôt vers les établissements charitables et, dès le 2 octobre 1871, vous fûtes nommé médecin à l'Infirmerie de la rue du Canal. Vous y créez l'Institut ophtalmique. Dès votre entrée dans la carrière vous vous

orientez ainsi vers la spécialité qui devait vous apporter renom et célébrité.

Le Conseil des Hospices et Secours de la Ville de Bruxelles dont notre Commission est l'héritière, reconnut promptement vos mérites, et par résolution du 4 février 1876, il vous chargea officiellement de donner des consultations gratuites et des leçons de clinique en matière d'ophtalmologie.

Moins de quatre années plus tard, le 1er janvier 1881, vous quittez l'hospice de l'Infirmerie et la clinique ophtalmologique est transférée à l'Hôpital St.-Jean, dans une partie des locaux affectés actuellement encore à ce service. Vous fûtes non seulement le premier chef, mais le créateur véritable de ce nouveau service.

De ces temps, reculés déjà, bien des souvenirs se sont effacés, bien des contemporains ont disparu. Nos archives n'étaient pas tenues, alors, avec le détail et la précision que nous y apportons aujourd'hui. Et surtout, Mon Cher Professeur, votre modestie, qui égale vos mérites exceptionnels, n'a pas permis de relater tout ce que vous fîtes alors, tout ce que vous fîtes depuis, pour le progrès d'une science qui vous était chère, pour le perfectionnement de nos organismes de consultation et d'hospitalisation. Et néanmoins, votre figure se détache lumineuse et nettement burinée sur ces arrière-plans, qui s'estompent dans le passé.

Pendant trente-quatre ans, « longum aevi spatium » vous avez bien voulu consacrer à nos œuvres votre intelligence, votre science, votre zèle et aussi, je dirai plutôt surtout, votre cœur.

Pendant vingt-quatre ans, vous êtes demeuré à votre poste de chef de service, toujours fidèle, toujours actif, toujours dévoué.

La lecture de votre dossier m'a procuré un plaisir sans mélange. Jamais une ombre n'est venue tenir la cordialité de vos relations avec nos prédécesseurs. On ne trouve dans votre dossier qu'éloges, manifestations de satisfaction de part et d'autre.

Vous étiez en effet, un chef de service modèle et vous saviez inculquer vos excellents principes à tous ceux qui vous entouraient. Tous, élèves, aides, adjoints, savaient que le chef était à son poste à l'heure fixée, et ils s'y trouvaient également.

Lorsque, le 21 février 1905, l'heure inexorable de la séparation eut sonné et que le Conseil des Hospices dut vous recevoir en audience de congé, l'émotion fut vive de part et d'autre.

M. le Président Vander Linden vous exprima en termes chaleureux les regrets profonds que cette séparation inéluctable inspirait à tous les membres du Conseil.

Et ce n'est pas sans regrets, non plus, que vous avez dit adieu à ces salles de consultation, à ces

malades, à ces collaborateurs qui constituaient une des parties essentielles de votre raison de vivre, celle, peut-être, qui vous tenait plus à cœur.

Vous aviez cependant une consolation. Vous laissiez le service créé par vous en des mains pieuses et vigilantes. Votre élève, votre ami, votre continuateur, le Professeur Gallemaerts était appelé à vous succéder. Et lorsque l'âge fatal de la retraite sonna aussi pour lui, c'est avec joie et confiance que le Conseil des Hospices fit appel à votre fils, le Professeur H. Coppez, notre très distingué chef de service actuel. Il perpétue votre enseignement, il continue dignement une noble tradition. Déjà, nous avons vu se lever votre petit-fils adonné également à la branche spéciale de l'art de guérir où sa famille s'est si largement distinguée et à laquelle, j'en suis convaincu, il apportera de nouvelles et précieuses contributions.

Lorsque vous fûtes appelé à diriger la clinique ophtalmologique de l'hôpital St-Jean, Sa Majesté le Roi voulut bien vous nommer Chevalier de son Ordre.

Lorsque vous prîtes votre retraite, il vous promut au grade d'officier. A l'occasion de la célébration de votre soixantième anniversaire professionnel, il lui a plu, à notre demande, de vous décerner la Commanderie de l'Ordre de Léopold.

Permettez-moi, Mon Cher Professeur, de vous féliciter bien chaleureusement. Nul n'était plus digne d'obtenir cette haute distinction que notre Souverain a bien voulu vous conférer.

Je remercie la Société Belge d'Ophtalmologie et la Société de Neuro-oculistique de remettre en nos mains le médaillon qui représente les traits de notre premier chef de service ophtalmologique. Nous en conserverons pieusement le dépôt.

Je félicite le grand artiste, M. De Vreese, de l'œuvre remarquable qu'il nous permet d'admirer. Il a su reproduire de façon vivante, je dirai parlante, celui que nous honorons. Le médaillon que nous inaugurons aujourd'hui figurera parmi les œuvres d'art que nous serons fiers de montrer aux visiteurs.

Je félicite la Maison Fonson du soin, de l'habileté et de la conscience avec laquelle elle a réalisé la conception de l'artiste.

Je remercie, enfin, Monsieur le Ministre des Sciences et des Arts, Monsieur le Bourgmestre, MM. les Echevins et Conseillers de la Ville de Bruxelles, MM. les Président, Membres du Conseil d'administration et MM. les Professeurs de l'Université de Bruxelles, MM, les Médecins, tous ceux, enfin, qui ont bien voulu rehausser par leur présence cette émouvante cérémonie.

DISCOURS DE Mr. LE DOCTEUR A. TERSON, DÉLÉGUÊ DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'OPHTALMOLOGIE.

Très Honoré, Très Cher Maître,

La Société française d'ophtalmologie vous prie de recevoir son hommage. Aucun de ses membres, aucun de ses fondateurs n'en saurait être plus digne et notre Compagnie croit s'honorer en le proclamant en cette occasion mémorable.

D'autres, plus autorisés, ont dit et diront ce que vous avez fait pour l'ophtalmologie belge. Nous ne l'ignorons pas. Nous connaissons vos luttes pour imposer à Bruxelles la spécialité, trop accaparée par les chirurgiens généraux, et vos efforts pour vaincre, dans ce bon combat. Mais je dois surtout rappeler ici le savant qui a, tant de fois, produit à Paris le résultat de ses recherches, l'enseignement de son expérience, la guérison de tant de suppliants que la cécité avait conduits vers vous, parce que vous inspiriez confiance.

Confiance ! qualité suprême et suprême récompense du médecin honnête et capable, du *vir bonus curandi peritus,* vous l'avez inspirée également à vos collègues et à vos malades. Et nous n'avons pas

oublié vos travaux, entre autres, sur l'opération de la cataracte des enfants, vos instruments et vos conseils pour celle des vieillards, le trachome et le jequirity, spécifique du pannus. En 1890, vous étiez chargé d'un rapport sur les blessures de l'œil avec corps étranger et vos propositions étaient à la fois fermes et prudentes. Car, là encore, vous n'aviez rien, personne n'avait rien à vous reprocher. Vous gardiez la crainte de l'ophtalmie sympathique, décrite par vous en termes inoubliés, et qui n'est que trop réelle. Aussi vous n'opériez pas les cataractes prématurément; vous acceptiez moins encore maints traitements ou opérations, aussi dangereux qu'inutiles, aussi brillants, et vénéneux, qu'éphémères, qui ne disparaissent, périodiquement, qu'après avoir fait un assez grand nombre de borgnes et même d'aveugles. Vous n'avez subi, dans votre pratique si longue, que les tristesses inévitables, imméritées, de la profession.

C'est que vous étiez bon, devenu meilleur en devenant plus instruit.

Vous respectiez le seul critérium : *Agir, en connaissance de cause, comme pour soi-même.* Vous exemple a été suivi par vos élèves et vos confrères, par vos éminents successeurs en la chaire et, pour le dernier, créé par vous, nous ne saurions, ainsi que les siens, les dissocier de votre personnalité, qu'ils étendent pour le bien de tous.

Mais, à côté du Maître et du praticien, me sera-t-il permis de vous montrer tel que vous nous apparaissiez dans les premiers congrès de Paris ?

Je revois le bataillon belge des anciens jours, les Van Duyse, les Venneman, les Rogman, les Van Schevensteen et les autres, autour de votre silhouette de héros de l'Indépendance. Je revois votre regard qui ne trompait pas, j'entends votre parole qui n'employait son ironie qu'au service de la vérité. Vous jugiez vos contemporains, mais sous le précepte de Victor Hugo, du Victor Hugo des *Rayons* et des *Ombres :* « Tempère l'œil du juste avec celui du frère ».

Ainsi, vous gardiez le droit à la libre parole et, avec mon père qui vous aimait tant, dans nos soirées chez Abadie, autre doyen encore combattant, je me demandais si, vous n'étiez pas, comme tant de Belges, à la fois du Nord et du Midi, fondant toutes les latitudes dans l'énergie et la souplesse d'un harmonieux ensemble.

Après ces temps révolus sont venues les souffrances intimes et les souffrances nationales.

Vous les avez surmontées. Vous avez pu voir la Victoire, en chantant, venir à vous, comme la lumière, retrouvée, dissipait l'angoisse et les pénibles souvenirs de vos opérés. J'affirme que vous avez éprouvé les joies et les malheurs de nos deux Patries.

Et je sais où vous avez trouvé les assises inébranlables de votre résistance. D'abord, dans votre simplicité libérale, si éloignée des besoins, souvent factices, de notre époque compliquée. « Pas assez de méthode est mauvais, trop de méthode est également mauvais », dit un proverbe... en Chine.

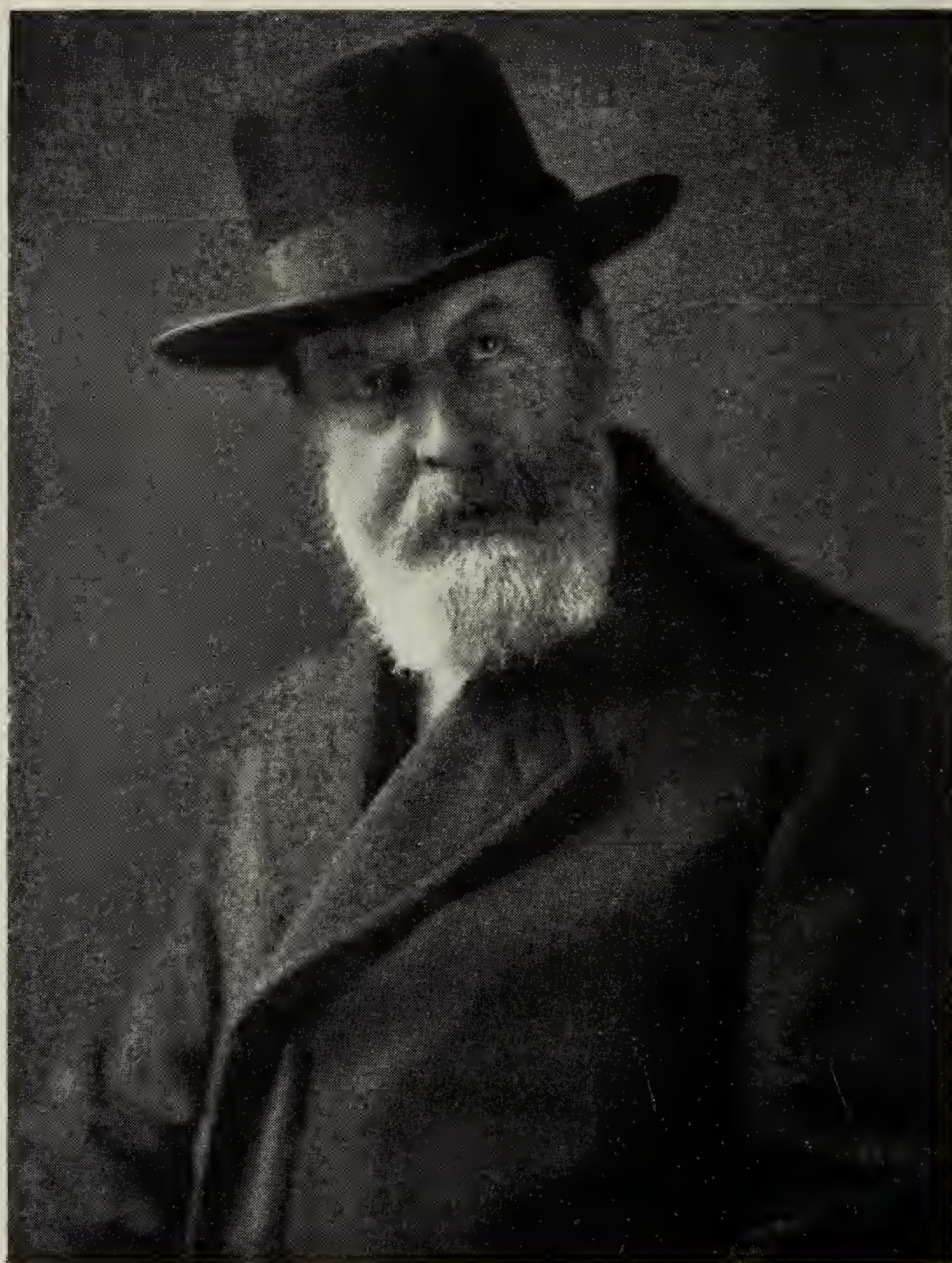
Votre enseignement limpide serait aujourd'hui encore, ennemi de tout excès, même de technique.

Vous étiez, en outre, soutenu par votre absence d'envie et de jalousie.

Enfin vous avez trouvé, pour nous tous, le secret exemplaire, et l'enseignement dernier, dans la fréquentation de l'Art sous toutes ses formes, et, une fois de plus, l'art sauveur vous a sauvé. Lorsque la limite, non de l'âge et des forces, mais de la fonction, vous a saisi, elle ne vous a pas détruit, comme tant d'autres. Au contraire, vous avez pu, davantage, suivre à votre gré, à votre heure, vos goûts intimes et peupler vos satisfactions intérieures de tout ce qui, à travers les âges, a paru de curieux et de séduisant sur notre planète, assez lugubre sans cela. Vous en avez encadré l'ophtalmologie que vous continuez à vivre, sachant que l'art et la science font meilleur ménage que certains ne le prétendent et que le Vrai, le Beau et le Bien restent l'idéale Trinité dont le mineur consciencieux arrache quelques précieuses parcelles à la gangue humaine.

Très Honoré, Très Cher Maître,

Vous voyez, j'en suis assuré, l'ophtalmologie vous sourire, comme au temps de votre vocation, si dure avant l'application de la cocaïne. Vous la voyez toujours jeune, avec les yeux de vos jeunes années. Nous voudrions que vous revoyiez pareillement notre Société Française, que vous avez vue également jeune. Cette amie de jadis, heureuse, aujourd'hui encore, avec vous, pense que vous ne l'avez pas oubliée. Elle vous apporte son même cœur. J'espère lui rapporter un peu du vôtre....



Le Professeur J.-B. COPPEZ
en 1910.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR M. VAN DUYSE, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ BELGE D'OPHTALMOLOGIE.

Cher Maître,

Mes Confrères de la Société Belge d'Ophtalmologie m'ont confié l'agréable mission de m'associer en leur nom au tribut d'hommage qui vous est rendu, à l'occasion du soixantième anniversaire de votre activité professionnelle.

Elle saisit cette occasion : vos noces de diamant avec la Science que vous aimez si passionnément, pour vous adresser ses chaleureuses félicitations, et vous exprimer son admiration et sa profonde gratitude.

Quand les oculistes belges, à l'exemple de leurs Confrères de pays voisins, décidèrent de fonder une Association pour débattre les questions ayant trait à l'Ophtalmologie, vous avez, à la première réunion, le 26 décembre 1896, rappelé dans une chaleureuse improvisation, le glorieux passé de la Science ophtalmologique belge, et salué les noms de ceux qui l'avaient illustrée dans notre pays.

« Ne pas marcher sur les traces de nos devanciers,

» disiez-vous, serait forfaire à notre grandeur pas-
» sée et à notre honneur national. »

Ces paroles éloquentes eurent le don de stimuler toutes les énergies. Pour répondre au vœu unanime de vos Confrères, désireux de vous donner un témoignage de sympathie et d'estime, vous avez accepté de présider aux Destinées de la jeune Association. Celle-ci, sous l'égide de votre éminente personnalité, connut un développement rapide, et vos savants travaux contribuèrent largement au renom enviable qu'elle a acquis par la suite.

Cher Maître,

Permettez-moi de vous rappeler que vous avez bien voulu patronner jadis mon admission à la Société Belge d'Ophtalmologie. Vous aviez consenti à me servir de parrain à la demande de mon regretté père. Mon père vous avait voué une amitié très sincère et très cordiale. En vous, il appréciait, le Maître à la parole éloquente, l'opérateur impeccable, l'homme de Science doublé d'un esthète, mais il prisait aussi votre nature droite et franche, ennemie de l'ostentation, et votre charmante bonhomie. Dans la plus douloureuse des circonstances, vous m'avez donné la preuve que vous partagiez pleinement les sentiments qu'il avait pour vous. La lettre si affectueuse que vous m'écriviez au lendemain de sa mort,

témoigne de la délicatesse, de la bonté, de la générosité, de la grandeur de votre cœur. Elle m'a profondément touché, et ma respectueuse admiration pour vous, s'est accrue d'un filial attachement.

Cher Maître,

Vous répétiez souvent à vos disciples : « Il n'y a pas au monde de jouissance plus grande, que le dévouement à la Science ». Pendant plus d'un demi siècle, vous vous êtes consacré, avec une inlassable vaillance, à l'Ophtalmologie — cette science, belle entre toutes, puisqu'elle nous permet de lutter victorieusement contre le plus cruel de tous les maux, contre la cécité. Nombreux sont les infortunés, plongés dans l'horreur d'une nuit sans fin, auxquels vous avez rendu, avec la lumière, source d'allégresse infinie, l'espérance et la douceur de vivre. Aussi, devez-vous goûter des joies pures et sereines, en vous remémorant, tout le Bien que vous avez réalisé. C'est la juste récompense de votre noble et féconde carrière.

Laissez-moi vous réitérer, le vœu formulé il y a dix ans au sein de la Société belge d'Ophtalmologie, — il doit se réaliser par la force de nos désirs : Puissiez-vous longtemps encore demeurer debout, tel un chêne puissant, défiant la Foudre !

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR V. CHEVAL, DÉLÉGUÉ DU GROUPEMENT BELGE OTO-NEURO-OCULISTIQUE.

Cher Maître,

Cher Grand Ami,

Je viens au nom du groupement Oto-Neuro-Oculistique, vous présenter les plus vives félicitations et l'hommage de la plus profonde admiration de notre jeune Société dont vous êtes Membre d'Honneur.

Je suis particulièrement heureux d'avoir été choisi pour cette mission, car bien des liens nous unissent, de nombreux souvenirs nous sont communs et surtout certains détails de votre jeunesse ne sont connus que par les habitants de votre terroir : Nous sommes tous deux, issus du Tournaisis, de ce coin de la Wallonnie, qui donne à ses fils un cachet si original de grand optimisme et de belle et saine gaieté.

Vous êtes né là, dans un petit village perdu à la frontière française, à la lisière d'un grand bois ; votre enfance se passa à l'ombre des chênes séculaires et au coin de l'âtre du moulin paternel à écouter le soir, les contes de la veillée.

Sept de vos grands oncles avaient été médecins du temps de Napoléon 1er, deux avaient même péri à la retraite de Russie, et l'un des cinq survivants, qui exerçait à Saint-Amand-les-Eaux, près du village natal, vous ayant pris en affection, alluma et entretint en vous, la flamme sacrée : vous aviez la vocation médicale.

Cependant votre père avait décidé que son fils aîné seul serait médecin et le second prêtre. Vous étiez le second....

Votre père vous mit au petit séminaire de Bonne Espérance, mais l'enfant qui écrivait à la craie sur les portes des maisons de son village « 1848, VIVE LA REPUBLIQUE », ne put s'accommoder de la discipline ecclésiastique.... Vos études furent interrompues et vous devîntes, à treize ans, le meunier de Rongy.

Vous aviez dix-neuf ans, quand votre aîné revint de Louvain, avec son diplôme de médecin.

Vous avez alors quitté le moulin et vous êtes entré à l'Athénée de Tournai, terminer vos humanités, brûlant les étapes et passant brillamment votre graduat.

Vous êtes allé à l'Université de Louvain ; c'était à une époque bouillonnante où tous les jeunes cœurs étaient enflammés par l'amour de la liberté. Thiers, Favre et le jeune Gambetta étaient vos

dieux, ce n'étaient pas ceux de Louvain ; dès la candidature en Médecine, vous fûtes banni.

Heureusement, l'Université de Bruxelles vous recueillit et, à 27 ans, malgré vos six années passées au moulin, vous étiez Médecin.

Admirable exemple de volonté et d'énergie !

Le Professeur Gallemaerts vient de nous rappeler que dans votre jeunesse, vous vous plaisiez aux jeux athlétiques et tout spécialement à la lutte.

En réalité, vous avez été un lutteur toute votre vie : Toujours, vous avez lutté et toujours, vous avez vaincu.

Vous avez lutté et vous avez vaincu dans des luttes plus ardentes encore, il convient de le rappeler ici, devant la jeunesse qui nous écoute :

Quand, après avoir étudié l'ophtalmologie à Paris, auprès des Maîtres de l'époque, vous voulûtes faire créer un service d'ophtalmologie dans les hôpitaux de Bruxelles, vous vous êtes heurté à la franche hostilité de la Faculté et naturellement à celle du Conseil des Hospices. (Je parle de celui de cette époque).

Cependant après plusieurs échecs, vous avez été nommé Chef de Médecine Interne à l'Hospice de l'Infirmerie, avec l'autorisation d'ouvrir une Consultation d'Ophtalmologie.

Puis vint la lutte pour la création de la Chaire d'ophtalmologie ; celle-là fut particulièrement longue et opiniâtre.

L'ophtalmologie était rattachée à la Pathologie externe et le Professeur de ce cours ne voulait pas se dessaisir de la moindre parcelle de son enseignement, si petite fût-elle.

Enfin, vous avez été victorieux : La loi de 1891 sur l'Enseignement supérieur institua une chaire d'ophtalmologie et c'est ainsi qu'après vingt années d'efforts, votre Clinique déjà si appréciée par tant de disciples, reçut l'investiture officielle.

Temps héroïques que vous, l'Ophtalmologue, mon Maître Capart et moi, les Laryngologues, trois agrégés, trois Tournaisiens, nous avons vécus et qu'il me plaît de vous rappeler, le jour de votre soixantenaire professionnel.

Tandis qu'à Bruxelles, vous étiez Professeur, la Laryngologie était du charlatanisme pour le Professeur Thiry. Néanmoins, nous orientions nettement notre Science vers la Chirurgie.

Tandis que les Chirurgiens officiels de la Faculté, il y a vingt-cinq ans, mesuraient au compte-gouttes, notre droit au bistouri, le Président et les deux vice-Présidents du congrès belge de Chirurgie de 1913 étaient trois laryngologues.

Tandis qu'à Louvain, le Professeur de Laryngo-

logie porte la toge, qu'à Liége, le Laryngologue a été Doyen de la Faculté, qu'à Gand, le Recteur qui résista aux Allemands et qui démissionna, plutôt que de présider par la flamandisation, à la destruction de son Université, est le Laryngologue, le Professeur Eeman, à Bruxelles, notre enseignement était dosé à la balance de précision....

Mais je m'égare, c'est de vos luttes et de vos victoires qu'il s'agit ici....

Permettez moi de vous dire dans quelles circonstances, je me suis amené, un dimanche matin, à votre Consultation de l'Infirmerie.

Le titulaire de la Clinique ophtalmologique était alors, il y a quarante-huit ans, le Chef de Service.... des Maladies vénériennes.

Ses boutades étaient légendaires : On rapporte qu'à Galezowski venu à Bruxelles démontrer son merveilleux ophtalmoscope, feu Thiry dit en lui poussant l'épaule : « Farceur, tu blagues, tu ne vois rien du tout ».

Néanmoins, il installa un cabinet noir et il eut un ophtalmoscope dans son service de Saint-Pierre ; je l'ai vu décrivant avec emphase le fond de l'œil, la macula lutea, les artères et les veines rétiniennes.... Les étudiants riaient, le miroir se bornait à réfléchir le monocle professoral, le dos était dirigé vers la lampe, ou bien la tache lumineuse décrivait des arabesques au plafond du cabinet noir.

C'était du vaudeville.

Les étudiants ne riaient plus au cours de l'opération de la cataracte : Entre ses doigts noueux, agités du tremulus... le couteau de de Graefe était l'arme du crime. Toujours, le corps vitré suivait le cristallin et la fonte purulente de l'œil faisait un borgne ou un aveugle de plus dans le Service....

Dans cette tragédie, vous songiez à tous ces malheureux qu'il créait, votre regard si malicieusement bon, devenait foudroyant, « Thiry est un fléau », nous disiez-vous....

Devant la brouille de notre professeur non seulement avec les lois de l'Optique, mais encore avec les règles de la technique la plus élémentaire, je devins un de vos premiers élèves à l'Hospice de l'Infirmerie. Je n'ai jamais oublié que, le premier jour, vous avez remarqué la couleur de...., comment dirai-je.... de mon inexpressible et que pendant un an et demi,, vous m'avez appelé près de vous, par ces mots : « Viens ici, toi, pantalon bleu ».

J'étais ravi, je retrouvais le Tournaisien légèrement moqueur.

La mouche lumineuse ne se promenait plus au plafond, elle nous montrait le fond de l'œil et vous nous le décriviez en phrases claires et nettes, en termes d'une précision telle, que votre diagnostic en devenait impressionnant.

Nous admirions cette jeune Science qui nous permettait de voir, si j'ose m'exprimer ainsi, la syphilis, l'albuminurie, les lésions cérébrales inscrites sur la rétine.

Vous étiez alors, en 1880, un Maître en Neuro-Oculistique et notre Groupement a été heureux de saluer en vous, son précurseur et son premier Membre d'Honneur.

Si nous admirions la précision de votre diagnostic, que dirai-je de la sûreté et de l'habileté de votre technique opératoire ?

Cette main qui soulevait un poids de cent kilos, qui calait l'aiguille du dynamomètre, qui arrachait de son siège le brutal cocher frappant son cheval, avait la grâce de la jeune dentelière et l'art d'un horloger, quand elle approchait d'un œil....

Vous comptiez des aveugles qui recouvraient la vue dans votre Service et une de vos joies les plus pures, c'est de songer aux reconnaissants qui vous bénissent.

Permettez-moi enfin, un dernier souvenir tout récent :

Lorsqu'en juin dernier, à l'hôtel de ville de Tournai, le Professeur Jean Verhoogen a rappelé les familles de médecins Tournaisiens, votre nom lui vint à l'esprit, naturellement en tout premier lieu.

« Les Coppez, a-t-il dit, sont cinq, comme les

« chonq clotiers », le gros est à Tournai, les quatre élancés sont à Bruxelles ».

En vous plaçant parmi les élancés, entre votre fils et vos deux petits-fils, le Professeur Verhoogen a fait un diagnostic précis : Au cours de la gastro-entérostomie qu'il vous a fait subir, il a apprécié votre vigueur, votre énergie et tout votre courage ; vous avez refusé le chloroforme et avez suivi en plaisantant, les différentes phases de son intervention.

Moi, je vous ai vu à son Institut, lutter contre la Mort et, comme toujours, vous avez vaincu.

Aujourd'hui, une calculose vous étreint, mais le chêne de Rongy vaincra et l'expulsera.

Vous avez quatre-vingt-sept ans, soixante années de dévouement et d'abnégation professionnels, votre intelligence a gardé sa fraîcheur et votre cœur son enthousiasme de vingt ans. Rien de ce qui vous entoure ne vous demeure étranger et votre raison se révolte contre toutes les iniquités.

Votre vie de dur labeur, de brillante énergie et de sublime esprit de justice est un magnifique exemple à léguer aux générations futures.

Je serai tout particulièrement heureux aujourd'hui, Monsieur le Ministre, Mesdames, Messieurs et vous tous, mes Chers Confrères, si j'ai pu vous faire admirer un peu plus, le petit meunier de

Rongy, qui s'est élevé par son seul travail et qui, après soixante années de gloire scientifique, voit son effigie orner à perpétuité la Clinique ophtalmologique de l'Université de Bruxelles, fondée par lui.

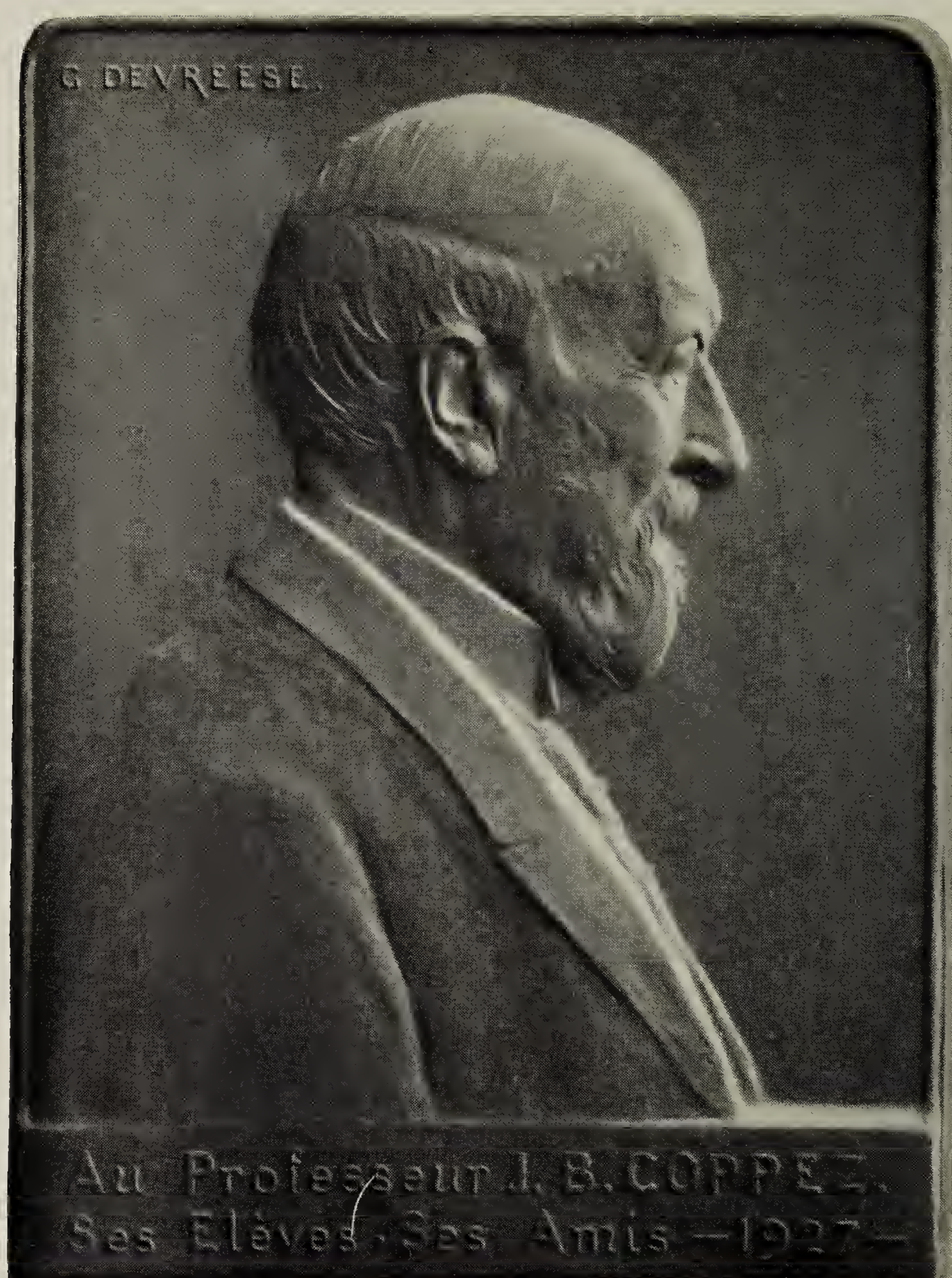
Petit meunier, tu n'as pas dormi, comme celui de la chanson !

Petit meunier, tu as admirablement lutté !

Petit meunier, tu as bien mérité cette cravate de Commandeur de l'Ordre de Léopold, que Sa Majesté le Roi Albert t'a décernée, ce matin !

Professeur Coppez, vos élèves de jadis et ceux d'hier saluent en vous, le Maître belge de l'Ophtalmologie ; mes Collègues de l'Oto-Neuro-Oculistique, leur Chef incontesté.

Professeur Coppez, au nom de tous vos élèves, au nom du Groupement Oto-Neuro-Oculistique, au nom de tous vos amis, au nom de tous vos malades et j'ajouterai au nom des sœurs et des infirmières de votre Service, que je retrouve ici, je vous félicite et je vous dis : Merci.



Le Professeur J.-B. COPPEZ
en 1927.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR H. COPPEZ.

Monsieur le Ministre,

Mesdames, Messieurs,

Mes Chers Amis,

Je ne puis vous exprimer avec quelle émotion à la fois pleine de douceur et d'amertume, j'ai écouté les paroles si éloquentes, si élogieuses et si sympathiques qui viennent d'être prononcées. Songez que, depuis des semaines, mon père se faisait une joie de cette cérémonie ; il la considérait comme le couronnement de sa carrière professionnelle.

Il avait même rédigé une sorte de testament spirituel, fruit de son expérience de soixante années, qu'il voulait vous communiquer. Mais le sort ne l'a pas voulu. Il a été frappé, il y a quelques jours, d'un mal, heureusement bénin, mais qui l'immobilise et ainsi nous échappe le grand bonheur de l'avoir parmi nous, parmi ses élèves, ses collègues, ses amis et ses malades reconnaissants.

Il m'a chargé de le représenter ici et de vous remercier tous en son nom.

Notre toute première pensée de gratitude va à

Sa Majesté le Roi, qui a bien voulu reconnaître les services rendus par mon père, au cours de sa longue carrière, à la cause de l'humanité et de la science, en lui conférant la cravate de commandeur. Nous lui en sommes profondément reconnaissant. Et nous ne pouvons ne pas invoquer Sa Majesté la Reine, que des liens si étroits unissent à notre belle science et qui a montré une si grande bienveillance à l'égard de la Société belge d'ophtalmologie.

Monsieur le Ministre,

C'est en votre qualité de Président du Conseil d'Administration de l'Université Libre de Bruxelles, que vous aviez bien voulu honorer cette cérémonie de votre présence. Permettez-moi aujourd'hui de saluer en vous, non seulement le Maître de l'Université de Bruxelles, mais aussi le Ministre des Sciences et des Arts, le Maître de l'Université en Belgique. Laissez-moi vous dire quelle sécurité est la nôtre depuis que les intérêts de l'enseignement supérieur vous sont confiés. C'est une journée marquée d'une pierre blanche pour l'Université de Bruxelles et pour les autres Universités du Pays, que celle où vous avez pris possession du poste pour lequel vous êtes si parfaitement qualifié. Si mon père était ici, il vous dirait quel culte il a toujours porté à notre Alma Mater. Dès les premiè-

res années de sa pratique, son plus vif désir avait été de faire partie du corps enseignant. On vous a rappelé tantôt quels obstacles il a rencontrés sur sa route et les luttes qu'il a dû livrer avant d'arriver au but tant désiré.

Ce m'est un agréable devoir de remercier le Président et les Membres de la Faculté de Médecine qui sont venus si nombreux. Bien peu d'entre eux ont siégé avec mon père, qui a pris sa retraite il y a déjà vingt-deux ans, mais la plupart ont été ses élèves et leur présence ici témoigne de l'excellent souvenir qu'ils ont gardé de leur ancien maître.

Monsieur le Président de la Commission d'assistance publique, la haute distinction qu'à votre demande, Sa Majesté le Roi a conférée à mon père, n'est-ce pas le plus puissant témoignage de l'estime que vous avez pour lui et des sentiments de reconnaissance que lui garde l'Administration des Hospices. Pendant plus de trente années, il fut votre collaborateur de tous les instants. Depuis le jour où, malgré l'hostilité des autorités scientifiques, le Conseil des Hospices décida la fondation du service d'ophtalmologie, mon père le dirigea avec une sagacité merveilleuse et y créa un enseignement dont la renommée s'était répandue au loin bien avant la création de la chaire officielle. C'est le 1er juin 1873, que s'ouvrit la consultation d'ophtalmologie

à l'Hospice de l'Infirmerie et la nécessité de sa création se révéla sans tarder. Rapidement, les consultants furent légion ; au 1er janvier 1874, l'on avait déjà pratiqué plus de 50 opérations de cataracte, 60 iridectomies, 60 opérations de strabisme, etc. Les étudiants suivaient assidument le service. Jusqu'à cette époque, l'ophtalmologie agonisait sous la botte de la pathologie externe. Beaucoup de jeunes gens achevaient leurs études sans avoir vu un seul ophtalmique et la Belgique était devenue la proie des oculistes étrangers, pour qui elle constituait un vaste champ d'exploitation. Bien rares sont les oculistes belges qui n'ont pas passé par le service d'ophtalmologie des Hôpitaux de Bruxelles, où ils étaient toujours sûrs de trouver un matériel nombreux et choisi ainsi que des conseils éclairés.

Mon Cher Gallemaerts, vous avez merveilleusement retracé la carrière de mon vénéré père ; vous la connaissez mieux que personne, vous qui avez vécu tant d'années à ses côtés, vous qu'il a toujours considéré comme son fils aîné, vous qu'il aimait à féliciter chaque fois que vous gravissiez un degré de plus dans la montée aux honneurs. Il vous a toujours été reconnaissant de ce que, pendant les vingt années que vous avez occupé la chaire d'ophtalmologie, vous vous êtes inspiré des principes du fondateur de cette chaire et avez assuré

ainsi la continuité de la tradition. Aussi, le jour où vous avez quitté le service, avait-il tenu à vous serrer la main et à vous exprimer une fois de plus son affection. Tels vous avez été unis dans le travail, tels vos deux médaillons, voisins l'un de l'autre, demeureront pour tous ceux qui vous succéderont, un objet de vénération et une source profonde d'émulation.

Mon Cher Terson, je ne puis dire combien je suis heureux de vous voir parmi nous. Vous avez eu comme moi un père qui a pratiqué l'ophtalmologie jusqu'à ses derniers jours, et qui s'est éteint entouré de l'estime et de la vénération de tous. Vous comprenez ainsi mieux que personne les sentiments qui m'animent aujourd'hui. Mon père, vous le savez, a toujours beaucoup aimé la France, qu'il considérait comme sa seconde Patrie. C'est à Paris qu'il est né à l'ophtalmologie. Je me souviens, au temps de mon enfancee et de ma jeunesse, de l'enthousiasme avec lequel il parlait de ses anciens maîtres. En 1883, il fut l'un des fondateurs de la Société française d'ophtalmologie et pendant près de trente années, il ne manqua aucune des assemblées annuelles, entraînant à sa suite un lot de Belges de plus en plus nombreux.

Mon Cher Secrétaire Général, c'est le 20 décembre 1896, voilà trente-un ans déjà, que la Société

belge d'ophtalmologie a été fondée. Le jour même de la première séance, mon père recevait un télégramme annonçant que sa mère était très souffrante. Avec l'énergie qui l'a toujours caractérisé, il tint cependant à ouvrir lui-même la séance et à prononcer le discours d'inauguration, puis il partit, mais il arriva trop tard, sa mère venait de succomber. C'est là un souvenir poignant dont je ne puis me détacher et qui nous révèle le culte que les hommes de cette époque portaient à la science médicale.

Quand je vous vois, Mon Cher Van Duyse, je pense à votre regretté père dont vous êtes la vivante image, votre père qui a dirigé avec tant d'autorité les destinées de notre Société et qui, symbole impressionnant, tomba foudroyé au cours d'une séance, à cette place même. Mon père et le vôtre étaient deux hommes faits pour se comprendre. Si nous nous reportons aux premières années d'existence de la Société, ils nous produisent l'effet, eux, et Nuel, Venneman, Rogman et bien d'autres, trop tôt disparus, de figures déjà presque légendaires et certainement plus grandes que nature. Nous savons tous qu'entre vos mains, la Société ne peut que prospérer encore et qu'elle a devant elle, grâce à vos soins, un avenir plein de promesses.

Mon Cher Cheval, vous avez rappelé avec beaucoup d'à propos que mon père et vous étiez issus du même coin de terre. Vous êtes de ce Tournaisis, de ce sol qui a fourni à la Belgique tant d'hommes illustres. Vous nous avez montré combien mon père eut à lutter dans sa carrière, mais n'en fut-il pas de même pour vous, qui avez toujours été le champion de l'honneur et de la justice. Vous aussi, avez donné de grands exemples que toutes les jeunes générations médicales feront bien de connaître et d'imiter. Je ne doute pas que, sous votre égide et celui de vos jeunes confrères, le groupement O.N.O. ne suive la voie glorieuse qui lui a été tracée par son aînée, la Société belge d'ophtalmologie.

Mon Cher Devreese, je ne puis assez exprimer toute l'admiration que mon père et tous ceux ici présent éprouvent pour le nouveau chef-d'œuvre ajouté à tant d'autres, que vous venez de créer. Vous avez, non seulement rendu la ressemblance physique, mais vous avez saisi la pensée même du Jubilaire. C'est bien là l'homme vénérable, mais encore plein de vie, de sûreté de jugement et d'ardeur au travail, que vous connaissez tous.

Mon père aurait voulu rendre un témoignage public d'estime à ceux de ses anciens assistants qui ont succombé prématurément : Van den Bergh, Schuermans, Lor. Bullot. Il aurait désiré également

exprimer toute sa sympathie et toute sa joie de les revoir encore à leur poste, après tant d'années, à ses fidèles collaboratrices, à la Sœur Wivine et à Mademoiselle Vogelaers, son infirmière monitrice, dont le dévouement inlassable ne s'est jamais arrêté un seul jour depuis l'époque lointaine où elles débutèrent sous sa direction.

A tous les membres du Comité d'organisation de cette belle cérémonie et en particulier au Docteur M. Danis qui n'a ménagé ni son temps, ni ses peines, il envoie son plus cordial remerciement.

Enfin, je ne puis assez remercier tous ceux qui ont marqué leurs sentiments d'affection, d'estime et de reconnaissance, en participant à cette cérémonie. Ce sont là des témoignages précieux, dont mon père gardera toujours le souvenir.

En son nom, au nom de tous les siens, merci, mes chers amis, merci.